

« Le dernier mot »

Jacques Godbout

Études françaises, vol. 33, n° 1, 1997, p. 127-130.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036060ar>

DOI: 10.7202/036060ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le dernier mot

JACQUES GODBOUT

Cheminaut à quatre pattes sur le linoléum de la cuisine, je baragouinais à l'âge de six mois un étrange charabia. Cela n'a rien d'étonnant, et je n'avais pas de talent particulier : à cet âge, nous disent les ethnolinguistes, nous avons dans le cerveau et les oreilles tous les sons de l'univers. Parler une langue, donc, c'est à la fois se spécialiser et s'appauvrir, puisque cela entend éliminer, jusqu'à ne plus pouvoir les prononcer, des phonèmes qui appartiennent au chinois, par exemple, ou à l'amharique ; parler une langue, c'est n'en plus parler trois mille.

En discriminant, en corrigeant, en insistant, la mère réussit habituellement à donner naissance à un petit être unilingue parfaitement à l'aise dans son lexique dès l'âge de quatre ans. On peut comprendre que, quelques années plus tard, l'écrivain fouille la langue comme un terreau qui cache le souvenir du charabia initial. Ainsi va le cycle ; au plan linguistique on meurt plus pauvre qu'à sa naissance, on n'accumule pas de richesses, on dépense.

Je suis d'autant plus sensible à ce phénomène que je dois, d'entrée de jeu, avouer que le français n'est pas ma langue maternelle. Ma mère avait un sein anglais, l'autre français, et j'ai longtemps tété l'un et l'autre, y buvant un lait incertain. En réalité, je suis né dans une ville frontière et j'ai joué dans des terrains vagues linguistiques.

Le français n'est pas ma langue maternelle, c'est ma langue paternelle. Ma mère venait de la région des lacs, à l'ouest de Montréal, où les Irlandais et les Écossais s'étaient mêlés à sa famille. Mon père est né dans un quartier ouvrier de l'est de la métropole ; francophone, il appartenait à une famille où le bien dire et le bien écrire étaient le principal héritage. Un grand-père député au début du siècle, un oncle premier ministre pendant la Seconde Guerre mondiale, une tradition politique libérale (dans le sens anglo-saxon du terme) avaient fait du discours et de l'art oratoire la fierté des Godbout.

Parler. Mon père, verbomoteur, s'emballait, se grisait de mots, insistait pour qu'on l'écoute avec attention, souhaitait que je lui pose – sans arrêt – des questions qui lui permettraient

de pérorer ; il avait sur tout des opinions arrêtées et des hypothèses complètes ; entomologiste de profession, il expliquait le monde par les insectes, luttait contre les maladies des plantes avec un enthousiasme décuplé par les découvertes de la chimie. Mon père était un scientifique de langue française qui décida, sans le savoir, de mon orientation linguistique. Il m'épingla dans l'album de la famille française, même si nous habitions à des milliers de kilomètres de Paris, m'ouvrit la bibliothèque, me dit le respect qu'il fallait porter aux écrivains, m'offrit les chansons du folklore et celles de Mistinguette que jamais ma mère n'avait fredonnées quand elle me berçait sur ses genoux. Ma mère murmurait les airs de Bing Crosby, mon père hurlait les rimes de Maurice Chevalier.

Une langue paternelle n'est pas une langue maternelle. Elle vous arrive d'autorité. Elle cherche la précision, elle s'intéresse surtout au sens. Je me rappelle comme mon père prenait plaisir à recevoir au Québec des agronomes belges et français en visite dans nos terres. Il les promenait d'un verger à une ferme laitière, d'un champ de tabac blond à des serres horticolas en tentant de saisir les différentes appellations, les mots justes, les termes scientifiques que ses visiteurs utilisaient. Le soir, à table, il se plaisait à souligner leurs accents exotiques.

Une langue paternelle n'est pas une langue maternelle. Celle-ci est onctueuse, coulante comme du Pablum, un porridge qu'affectionnait ma mère et qu'elle nous servait tiède comme une bière anglaise. Une langue maternelle, je suppose, est un plaisir de tous les sens depuis la première caresse.

Cette langue familière, tendre et sans heurts, douce et chaleureuse qui permet d'aligner des mots pendant des milliers de pages m'est, hélas, tout à fait étrangère. J'écris ma langue paternelle. C'est une langue concise, qui invite au raisonnement, préfère la synthèse et transforme votre approche poétique en prose. Une langue plus préoccupée de son effet public que de ses échos intimes.

Quand vint la guerre, j'avais six ans. Quelques déménagements et ma famille se retrouva dans un quartier canadien-français catholique où les choix linguistiques se réglaient à coups de poing avec les protestants. Pour ne pas me battre, j'utilisais, selon les circonstances, la langue du plus fort. Je bénissais ma mère en anglais ou invoquais mon père dans sa langue. C'était selon, mais les livres que j'empruntais aux bibliothèques privées et publiques, et que je lisais avec avidité, parlaient la langue de mes rêves : le français.

À douze ans, j'étais un jeune garçon aux yeux pers, aux cheveux blonds, à l'air angélique, mais je restais en retrait du monde. Deux fois par semaine ma mère allait au cinéma voir

des films américains. En famille, à la veillée, la radio débitait des programmes depuis New York qui faisaient bien rire ma mère et ma grand-mère, nouvellement installée chez nous ; j'essayais depuis la table de la salle à manger de me concentrer sur les mathématiques, l'histoire et la géographie que nous enseignaient dans une langue approximative les frères des Écoles chrétiennes. Mon père fulminait contre le niveau de langue que je rapportais de la rue.

Quand j'eus douze ans, il décida de jouer le tout pour le tout. Prétextant une enquête à mener sur la maladie hollandaise de l'orme, il décida de me faire découvrir le pays et explorer la province.

Pendant les deux mois de l'été 1946, nous avons, côte à côte dans sa nouvelle Dodge bleue du ministère de l'Agriculture, fait le tour complet des parents éloignés. Au Québec, même si sur les cartes le Saint-Laurent coule vers le nord, on dit : « descendre le fleuve ». Nous avons parcouru les terres du Bas Saint-Laurent jusqu'en Gaspésie, face à l'Atlantique, nous avons traversé le Majestueux dans son eau salée, de Matane à l'autre rive, remontant vers Québec, dormant parfois dans de petits motels, dans des cabines, dans des auberges en pierre, souvent chez de lointains cousins. Je rencontrai des agriculteurs que l'on disait cultivateurs, des notaires, un curé, des marchands, des pêcheurs, des ouvriers qui exploitaient les fonds des tourbières, quelques retraités, des enfants de mon âge aussi. Nous étions tous cousins, cousines, de village en village les accents devenaient plus pointus, ils parlaient une langue énergique qui n'avait rien à voir avec le montréalais. Les plus âgés m'appelaient « mon homme », ce qui me flattait au plus haut point, les tantes toujours en tablier m'offraient du chocolat et des biscuits, mon père me racontait, quand nous roulions en voiture le long de l'eau, l'histoire du Canada et celle de ma famille.

Je n'ai jamais oublié ce bain de paysages, cette initiation à la tendresse, la fierté de mon père qui tenait à présenter, à toute la tribu, son jeune fils qui entreprenait l'automne suivant des études en humanités chez les pères jésuites. Et puis surtout je suis rentré de ce voyage avec dans la tête la langue vivante de mes ancêtres contemporains.

Je commençais à écrire, je trouvais le joul montréalais un peu fade, l'anglais exotique, il me restait à traduire la voix de tous mes pays.

Faisons un saut dans le temps. Dix ans plus tard je suis devenu écrivain. Enfin. J'écris parce que j'aime que la langue me prenne en charge, comme un traversier. Je voyage avec elle comme mon père avait voyagé en ma compagnie. Je publie des poèmes à Paris, puis à Montréal, je propose un roman à Paris pour mieux rejoindre Montréal. Je joue et me joue de la langue.

Au niveau de la réception, ce n'est pas tout à fait la même chose. Nous sommes à l'époque de la décolonisation politique qui se traduit par une affirmation des différences. Il y a peu à peu confusion. À Montréal, des auteurs voient la France comme s'ils étaient des Algériens. Et certains Français nous imaginent pieds noirs dans la neige blanche. Les uns défendent le joul comme un écart nécessaire. D'autres montent sur leurs grands chevaux. Hervé Bazin nous accuse de lui voler sa place en librairie, Yves Berger de ne pas savoir parler de l'Amérique. Les choses se tassent, mais les idées se figent. Dix autres années s'écoulaient. Je continue d'écrire à Montréal et de publier à Paris. Mais l'institution littéraire parisienne est cartésienne : ou vous montez à Paris, ou vous restez dans la marge. Il vous est interdit de faire la navette entre le français agréé du centre et le lexique savoureux de la périphérie. En fait, désormais, vous serez savoureux ou vous ne serez pas. On s'intéresse beaucoup plus à votre manière qu'à vos propos. La critique soulignera avec finesse vos bons mots exotiques et ne cherchera plus le sens de vos récits.

Pourquoi cette attitude vis-à-vis d'écrivains qui puisent leur inspiration à l'étranger mais partagent votre dictionnaire ?

C'est, je le crains, un trait de l'esprit français. Il se manifeste de plusieurs manières, tout d'abord par réflexe conditionné : peut-il y avoir une littérature de province qui ait quelque intérêt ? S'il n'est bon bec que de Paris, c'est que Paris suffit. La langue française de la périphérie ne saurait être qu'une curiosité.

Il y a, en plus, une dimension marchande. Le commerce des livres exige que ceux-ci soient faciles à identifier sur les tablettes des librairies. Nous sommes à l'ère des icônes et de l'impatience. La périphérie devient un signe. Ce n'est pas bien grave, mais cette attitude explique pourquoi les *world books*, les livres planétaires, ne se publient pas en France d'abord.

Je vous l'ai dit : mon père était un être particulièrement sociable, toujours à l'affût d'un interlocuteur. Il trouvait extraordinaire que les Français parlent toujours notre langue et quand il venait en France, il ne pouvait s'empêcher d'adresser la parole à ceux qu'il côtoyait, aux convives de la table voisine, au conducteur du train, au passant. Si j'étais à ses côtés, il me présentait à tous : voici mon fils qui est écrivain. C'est pourquoi je n'ai jamais imaginé que ma littérature puisse être invisible. J'écris dans ma langue paternelle, c'est un dialecte conquérant. L'essentiel n'est pas que l'on m'entende, mais que j'aie le dernier mot.